

LEXIQUE NOMADE

assises
du roman
2013

Le Monde
Villa Gillet

INÉDIT

TITRE 169

D'un mot à un autre, des écrivains se révèlent et s'abîment, se confient, digressent. À l'océan du monde et de la littérature répondent de petits îlots de sens, parfois instables et glissants. On s'y cramponne, on est emporté. Recomposant chaque année un territoire qu'il appartient au lecteur d'habiter et de nommer, les auteurs invités aux Assises Internationales du Roman s'interpellent et se répondent d'une langue à une autre, d'une œuvre à une autre. Instantané de création contemporaine, ce lexique tisse la toile toujours en construction d'une aventure de la sensibilité et de la raison, et d'un partage renouvelé de la langue et de la fiction. Au lecteur la liberté d'inventer ses rencontres et de partir en promenade. Cette carte est sans itinéraire, sinon le sien.

Gilles Abier,
Jakuta Alikavazovic,
Jean-Philippe Arrou-
Vignod, Audren,
Jean-Christophe Bailly,
Hoda Barakat,
Pierre Bergounioux,
Craig Bourne,
Horacio Castellanos
Moya, Gilles Cohen-
Tannoudji, Mia Couto,
Tristan Garcia,
Sylvie Germain,
Goldie Goldbloom,
Hugo Hamilton,
Drago Jančar,
Bruno Latour, Claudio
Magris, Ronit Matalon,
Christine Montalbetti,
Kate O'Riordan,
Antonin Potoski,
Keith Scribner,
Jón Kalman Stefánsson,
Alain Claude Sulzer,
Tzvetan Todorov,
David Vann, Sandro
Veronesi, Hélène
Villovitch, Matthias
Zschokke

INÉDIT

**ASSISES
DU ROMAN
2013**

lexique nomade

Le Monde
Villa Gillet

LEXIQUE NOMADE

assises
du roman
2013

Le Monde
Villa Gillet

Christian Bourgois éditeur ◇

Extrait de la publication

Les Assises Internationales du Roman sont conçues et organisées
par la Villa Gillet et *Le Monde* en coréalisation avec les Subsistances.
Le *Lexique nomade* est publié à l'occasion de l'édition 2013.
La Villa Gillet est financée par la Région Rhône-Alpes, la Ville de Lyon,
le ministère de la Culture et de la Communication, le Centre national du livre
et bénéficie du soutien du ministère des Affaires étrangères.

www.villagillet.net

© Villa Gillet, 2013
© Christian Bourgois éditeur, 2013
ISBN 978-2-267-02511-8

A

Absence

Goldie GOLDBLOOM

Ma grand-mère vivait à la campagne. Elle avait des cerisiers devant ses fenêtres. Elle avait du linge qui claquait sur un fil. Le vent était froid, mais il y avait du feu dans la maison que mon grand-père avait construite de ses mains. Non loin de là, à la station baleinière, on décapitait des baleines.

Ma grand-mère avait la vue basse. Son intérieur était plein de poussière. Avisant un écheveau de fil emmêlé sur une chaise, elle le fit disparaître d'un coup d'aspirateur. J'aurais dû ramasser mon tricot, dit-elle. Ce n'était pas du fil. Il s'agissait d'une araignée chasseuse, quelque chose comme une tarentule. Ses pattes s'agitèrent à l'extérieur du suceur, puis, avec un *slurp*, elle fut aspirée. Je passai le doigt sur l'extrémité du tube. Pourquoi ? demandai-je.

Ma grand-mère me répondit qu'un espace vide attire les choses à lui. À l'intérieur de l'aspirateur régnait le néant, et le néant, dit-elle, est une force puissante.

Je réfléchis un moment à cette idée. Je repensai à cette image que j'avais vue de deux personnes face

à face qui était tantôt un vase. Je pensai aux trous noirs. Je me dis que l'absence d'un cœur était ce qui poussait le bonhomme de fer-blanc à partir sur la route en briques jaunes, et que l'enfant que j'étais se trouvait souvent isolé – mon espace vide à moi. Je me demandai ce que je pouvais bien attirer à moi, en espérant que ce ne soient pas des araignées. J'avais peur que celle-là ne ressorte de l'aspirateur pour venir se repaître de mes doigts.

À présent que je suis plus âgée, je me plais toujours à penser à la façon dont l'absence exerce une force d'attraction. Les photographies invisibles de Barthes ; les voiles mouvants de Cixous ; les mondes cachés au milieu des dunes de Grace ; la douleur fantôme de Scarry ; les gouvernements innommables de Müller ; le père qui rapetisse de Schulz. Insu, incertitude, mystère, obscurité, perte ; le vide suscitant la création de l'arcane.

La présence de l'absence demeure à mes yeux exquise et terrifiante.

Traduit de l'anglais par Éric Chédaille

Allume

AUDREN

Je choisis *Allume*.

Allume. Comme ça. Isolé. Sans rien autour de lui. Allume.

Pourtant Allume pense qu'ainsi, il n'a pas d'intérêt. Pour exister vraiment, Allume prétend qu'il a besoin d'aide : d'un point d'exclamation pour devenir un ordre, d'un sujet dont il dépendrait, d'un complément d'objet pour varier les plaisirs. Selon lui, le paradis, c'est les autres. Sans cesse il se fond dans la phrase, il se fait tout petit, il réclame qu'à des mots ou des signes on l'associe.

Mais Allume ne sait pas qu'il est aussi très beau tout nu, sans ses gardes du corps, ses tuteurs ou ses artifices.

Alors je lui dis. Je rassure les mots et les mots me rassurent.

Allume porte en lui de jolis sons, la musique et l'ignition. Allume évoque le bouton. Allume est le début de ce qui nous éclaire, le début de la vie et de tous ses mystères. Allume embrase, Allume enflamme, Allume provoque, Allume anime. Allume évoque l'enthousiasme, le sexe et la chaleur.

Allume. C'est l'heure.

Amplitude

Antonin POTOSKI

J'ai terminé hier soir mon nouveau livre. Le document est parti en France ce matin, depuis un ordinateur connecté dans les collines indiennes du Tripura, à la frontière bangladaise. C'est mon premier moment de soleil, je n'ai pas quitté l'ombre de ma chambre

depuis vingt jours. Je retrouve l'usage de mes jambes, la foule. Mon esprit vient d'être allégé d'un récit entier : ouvert à ce qui vient, au premier événement.

Au Bengale, en Inde orientale, les pochettes dans lesquelles les épiciers glissent nos denrées sont fabriquées avec les pages récupérées de cahiers d'écoliers et de copies d'examen, parfois de livres scolaires ; je photographie les histoires qu'ils contiennent. J'achète pour mes logeurs un boîtier électrique. Le boutiquier le cale dans un grand sac en papier cartonné, plus solide, auquel deux lanières noires sont rivetées. Ses couleurs sont séduisantes : bleu, mauve et jaune, un peu de vert et du blanc.

Sorti du marché avec mes deux compagnons *tripuras*, je regarde de plus près. C'est une carte marine, je lis *BOULOGNE-SUR-MER, cap d'Albrech, pointe du Touquet* : « This is my country map ! » Ont été tracées les coordonnées de route d'un navire. Le pilote a griffonné au crayon : *GRIS-NEZ TRAFFIC REPORT*.

Ce morceau de papier est un trésor : un tanker s'est débarrassé de cartes usagées dans le port de Chittagong au Bangladesh. Elles n'ont pas été brûlées, elles ont été réassemblées dans un atelier de pliage et de collage de pochettes – des lots en sont acheminés vers les collines frontalières du Tripura.

Le manuscrit envoyé par email ce matin est construit dans l'amplitude entre deux situations éloignées, au pied des Vosges et dans les collines de l'est indien. L'objet que je tiens à la main a fait le trajet inverse ; cet écho de mon lancer dans la nuit numérique est à peine croyable. Comme une boule de joie, je me cogne à la foule.

B

« *Be seder*¹ »

Ronit MATALON

Be seder est plus qu'un mot clé dans les eaux territoriales de mon écriture. C'est un phare. Qu'est-ce que j'entends par un phare ? Cette chose vers laquelle l'écrit, l'écriture, les personnages lèvent les yeux, cherchent dans l'obscurité son clignotement signalétique et salvateur. Le mot *be seder* en hébreu n'a pas de débordements pathétiques. Il n'a pas de pathos. C'est un des mots les plus

1. Le mot est intraduisible en français : *seder* signifie « ordre », dans le sens d'ordonnement. Le très long rituel de la Pâque qui narre la sortie d'Égypte s'appelle le Seder, l'ordonnement du récit. L'ordre des choses dans leur succession, leur agencement. Une esthétique sans esthétisme. Une esthétique du vrai. Les choses comme elles doivent être. En hébreu moderne, *be seder* signifie « ça va », « d'accord », comme on dirait *all right* en anglais. Il ponctue tous les échanges verbaux. *Ha kol be seder* signifie « tout va bien ». En hébreu, l'ancien et le nouveau s'éclairent mutuellement. Le « ça va » français ne rend pas compte de ces échos. Et l'auteure à qui j'ai fait part de cette impossibilité est ravie que le mot clé, si simple en soi, soit intraduisible. Comme si nous écrivions et traduisions autour d'un mot clé intraduisible. (*N.d.T.*)

humbles de la langue parlée et écrite et il n'a été ni endommagé ni corrompu par une de ces modes ou bouleversements linguistiques que traverse la langue hébraïque. Il est resté tel quel, avec ses contours clairs, sans la moindre exagération : *be seder*, « ça va ». *Ha kol be seder*, « tout va bien ». Quand il apparaît dans mon écriture, tantôt prononcé par un des personnages, tantôt par l'autorité narrative, il nous apaise tous : les personnages, la langue et l'auteur. Comme s'il disait : calme-toi, madame Matalon. C'est de la littérature. Rien que de la littérature. Et dès l'instant où tu sauras que « ce n'est que de la littérature », peut-être pourras-tu en faire une chose qui comporte de la vérité. J'ai besoin de ce *be seder* non seulement comme couleur qui apaise les autres couleurs de la langue et leur sert de contrepoids, mais aussi comme un sol. Le sol de l'écriture. Du monde de la narration. Par moments, mes pieds doivent sentir le sol de ce *be seder*, pour pouvoir comprendre ensuite ce qu'est l'air. Ce qu'est une image. Chaque fois qu'il apparaît dans une phrase d'un livre ou d'une nouvelle que j'écris, il me touche et me bouleverse même. Mais calmement, sans manipulation ni sentimentalisme. La mélancolie du mot *be seder* fait qu'il ne se met pas en avant : après tout, il va chez l'épicier. Si la prose, toute prose, aussi amère et furieuse soit-elle, comporte une sorte d'assentiment de l'existence humaine dans le sens le plus primaire, élémentaire et concret qui soit, le mot *be seder* incarne pour une grande part cet assentiment. Pendant un instant, quelque chose ou quelqu'un se réconcilie avec le

monde, est d'accord avec lui. Pendant un instant, il n'y a pas de discorde entre nous et le monde.

Dans une de mes premières nouvelles, « Le petit frère », écrite à l'âge de vingt ans, mon personnage qui a seize ans, et dont le frère a été abattu par la police, se bat avec un gros balèze du quartier. À la fin de la nouvelle, blessé et vidé, il se retrouve couché en pleine nuit sur la banquette avant d'une camionnette abandonnée. Il a la tête posée sur les genoux d'une adolescente pour laquelle il s'est battu sans pour autant l'aimer. Et dans la pénombre de la camionnette, la joue contre le bas de nylon de l'adolescente, après une lutte violente, « il sentit pour la première fois que *ha kol be seder* », que tout allait bien.

Traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech

C

La chute

Drago JANČAR

Il vit d'abord un détail : une monture de lunettes sur un paysage désolé.

L'instant d'après, l'avion s'inclina dangereusement et, au même moment, il aperçut des plaques de glace et entendit un son de trombone ; en bas, jusqu'aux confins de l'horizon, des îles flottant sur la mer, surfaces gelées formant çà et là des amoncellements de sommets crénelés de lames et d'arêtes vives à peine visibles ; et en haut, quelque part tout près d'ici en haut, d'abord le son déchiré d'un instrument métallique, puis un instant plus tard la cacophonie de centaines, peut-être de milliers de trombones. Quand le grand animal se mit à rugir et à frémir, du nez jusqu'à la queue, il ressentit ce creux bien connu au-dessus de l'estomac, presque une douleur, une douleur dans sa poitrine vide, sa peau se hérissa autour de son sexe, et comme autrefois dans ses réveils fébriles d'enfant, il ressentit la disproportion entre les objets et l'espace. L'aile immense de l'avion s'étirait du hublot du haut jusqu'aux taches de terre

et de mer en bas. Inconcevablement allongée, elle touchait presque les arêtes de glace saillantes, les pics de neige agglutinée. Maintenant l'avion aurait dû se redresser, mais contre toute raison, il continuait dans cette position dangereuse, maintenant il aurait dû virer au-dessus de cette mer dangereuse et descendre très bas vers la fine couche de terre, mais il continuait de trembloter, sa longue aile gauche traînant probablement sur le sol. Tout ça se passait à gauche, du côté droit la lueur safranée du soleil couchant se déversait en faisceaux par le hublot qui était maintenant en haut, tout en haut. Est-ce de là, se dit-il, est-ce de là qu'arrive aussi cet air de trombone ? Il sentit un coup, l'aile cassa le sommet de l'île de glace, fit des tentatives aussi vibrantes que désespérées pour se redresser, mais les montagnes de glace restèrent sous son flanc gauche, et le ciel flamboyant en haut. La mer agitée et blanchâtre était maintenant juste sous ses yeux, elle filait dans la direction opposée, neige sale sur la surface gelée du monde d'en bas, conserves, monture de lunettes. Fabuleux pouvoir d'attraction de la terre, angoisse terrifiante dans la poitrine vide, monture de lunettes connues, paysage fuyant sous les pieds, tremblement de l'avion. Ce n'est plus un vol qui cherche la force de s'élever, de monter, c'est la chute.

Voilà, dit-il, maintenant nous allons tomber. Peut-être en rêve, peut-être en réalité.

Traduit du slovène par Andrée Lüch-Gaye

D

Disponibilité

Mia COUTO

Le mot n'est pas beau. Je ne le choisirais pas pour écrire de la poésie. L'idée qu'il véhicule néanmoins est sans doute la plus noble que je connaisse. Être disponible pour les autres, être disponible pour les idées et les sentiments nouveaux, être disponible pour la vie : voici ma devise. Cela paraît simple, on dirait une recette facile à appliquer : mais rien de plus difficile que de sortir de soi-même, d'abandonner le terreau que nous avons façonné en nous-mêmes, de mettre le cap loin de nos certitudes.

Davantage qu'un mot, la disponibilité est le lieu où je me dispose à n'avoir ni poids ni âge, à être autre et aux autres.

*Traduit du portugais
par Élisabeth Monteiro Rodrigues*

Double

Hélène VILLOVITCH

Double. Doudoubleble. Ddooouubbllee. Il y a une voix qui parle dans ma tête. « Et c'est la voix de qui ? m'a demandé le docteur. – Ben, c'est la mienne. – Alors si c'est vous, ça va. Si c'était la voix de quelqu'un d'autre, ce serait plus inquiétant. » Le docteur Vitchlovil a esquissé une grimace, comme un sourire inversé. « En fait, a-t-il repris, tout le monde a une voix qui parle dans sa tête, mais la plupart des gens ont mieux à faire que de s'y intéresser. – Mais moi aussi, ai-je protesté, je suis très occupée. Tenez, en ce moment même, j'écris un livre. – Tiens donc ! Et comment se nomme le héros ? » J'ai réfléchi, je n'arrivais pas à m'en souvenir. Et puis, ça m'est revenu. « C'est une héroïne, elle s'appelle Je. – Je, je vois le genre », a dit le docteur en soupirant. Quant à moi, j'ai trouvé sa réflexion un peu condescendante ; en tant que patiente, j'ai mes limites. « On ne vous a jamais conseillé d'essayer une autre coiffure ? » lui ai-je demandé. Furieux, le docteur Vitchlovil a tourné les talons et, dans la même fraction de seconde, moi aussi. C'est un petit jeu entre nous : celui qui disparaît le premier a gagné. « Cette fois, c'est moi », a dit la voix dans ma tête.

E

Enfant (« Puer familiaris »)

Sandro VERONESI

Mammifère omnivore, les seuls aliments qu'il n'aime pas sont le *minestrone*, la soupe de légumes et le foie grillé. Malgré sa docilité apparente, due surtout à son petit gabarit, il garde une nature irréductiblement sauvage, il a tendance à éviter les douches et aime le désordre. Contrairement à l'homme (*Homo sapiens*) dont il descend, il est capable de vivre avec l'inconscient « ouvert », ce qui lui assure une sensibilité formidable pour les choses immatérielles, une intuition oraculaire, une chance éhontée au jeu de « pile ou face », mais aussi une remarquable vulnérabilité émotive. C'est pour cela qu'il pleure beaucoup. Contrairement à ce que l'on croit, il dispose d'une faible imagination : son activité préférée, en effet, est de revoir à l'infini le même dessin animé. Il pratique l'affirmation de soi à travers la désobéissance et, si on l'attaque, il réagit avec de mauvaises notes à l'école. Il n'aime pas les nouveautés et souffre terriblement de toute forme de détachement et de séparation. Sa domestication et

son dressage sont censés être réglés par des normes sévères, qui sont cependant très rarement respectées, avec pour seul résultat qu'il subit presque toujours des traumatismes. Il ne se reproduit pas. Sa durée moyenne de vie est de dix-onze ans, mais il s'est trouvé des cas d'enfants qui ont vécu jusqu'à 74 ans (Jacques Mayol), et même jusqu'à 88 ans (Fred Astaire). La cause de mort la plus fréquente est d'arrêter d'avoir peur du noir.

Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro